



Marianne Besseyre, Pierre-Yves Le Pogam et Florian Meunier (dir.)

L'animal symbole

Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Du démon ambivalent à l'héroïne compatissante : la sirène entre monde antique et médiéval

Jacqueline Leclercq-Marx

DOI : 10.4000/books.cths.5035

Éditeur : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Lieu d'édition : Paris

Année d'édition : 2019

Date de mise en ligne : 30 avril 2019

Collection : Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques

EAN électronique : 9782735508839



<http://books.openedition.org>

Ce document vous est offert par Université libre de Bruxelles - ULB



Référence électronique

LECLERCQ-MARX, Jacqueline. *Du démon ambivalent à l'héroïne compatissante : la sirène entre monde antique et médiéval* In : *L'animal symbole* [en ligne]. Paris : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2019 (généré le 22 novembre 2023). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cths/5035>>. ISBN : 9782735508839. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.cths.5035>.

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2023.

Le texte seul est utilisable sous licence . Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

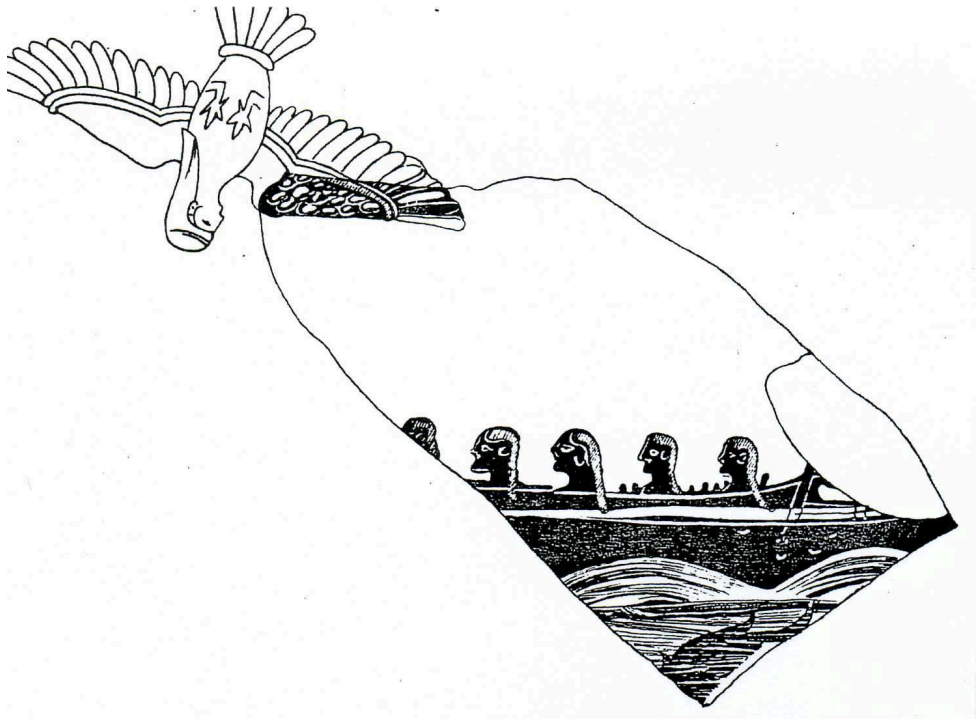
Du démon ambivalent à l'héroïne compatissante : la sirène entre monde antique et médiéval

Jacqueline Leclercq-Marx

- 1 Les sirènes ont toujours été des êtres ambigus présentant une part d'ombre et de mystère que l'on ne peut comprendre qu'en saisissant leur lien ancestral avec la Mort. Ce lien sera donc notre fil d'Ariane dans le labyrinthe de sens où elles nous entraîneront. C'est vers la Mort, en effet, que convergent les symboles dont les sirènes se sont chargées au cours des temps. L'archéologie et la littérature l'attestent suffisamment, même si parfois l'accumulation de significations qui assureront leur permanence tend à occulter cette unité fondamentale. Mais qui dit « Mort » dit également son antithèse, « Vie », en vertu du sentiment ambivalent que provoque le sacré. Et également « Amour », puisque depuis toujours *Eros* rime avec *Thanatos*. C'est donc à la découverte d'un certain nombre de ces représentations mentales que le lecteur est convié, à travers l'art et la littérature de l'Antiquité, du haut Moyen Âge et du Moyen Âge central¹.
- 2 Dans les passages de l'*Odyssée* où les sirènes sont le plus anciennement évoquées et dont il est fait écho sur plusieurs vases grecs d'époque classique, la mort est déjà omniprésente. En effet, la séduction des sirènes apparaît fatale aux hommes, et leur voix ensorcelante et douce, comme un instrument de mort :
« [...] bien fou qui relâche pour entendre leurs chants ! Jamais en son logis, sa femme et ses enfants ne fêteront son retour [...] »
- 3 Et le pré, leur séjour, est présenté comme « bordé d'un rivage, tout blanchi d'ossements et de débris humains [...] »², comme on le voit figuré sur certains fragments de peinture pompéienne. Les sirènes sont donc à l'évidence des puissances magiques, malgré les efforts manifestes que fait Homère pour rendre autant que possible sa mythologie rationalisée et humaine. Le lien qui rattache les sirènes à l'au-delà est encore accentué par le contexte même dans lequel elles figurent. Ainsi leur apparition est-elle située parmi d'autres épreuves qui encadrent la scène de la *Nekya* – l'évocation des morts – ce

qui l'inclut dans les épisodes qui soit annoncent soit prolongent cette traversée de l'Outre tombe. À cet égard, leur prairie en fleurs n'est pas sans rappeler le pré de l'asphodèle situé aux Enfers. Par ailleurs, conformément à l'impossibilité bien attestée des figures mythiques à survivre à la moindre défaite – comme celle infligée par Ulysse dans *l'Odyssée*, ou par Orphée dans les *Argonautiques orphiques* – l'histoire des sirènes est jalonnée de récits évoquant leur suicide. Cet épisode ferait même parfois l'objet de représentations, comme cela semble être le cas sur un fragment de vase réalisé vers 600 (fig. 1)³. Si c'est exact, il s'agirait de la plus ancienne évocation connue de cet épisode adventice issu, sans doute, d'une tradition orale et populaire. Mais ce que l'on en retiendra surtout est que le suicide des sirènes servit essentiellement à expliquer le culte qu'on leur rendait en Campanie, près du lieu de leur ensevelissement supposé. À cet égard, une place importante fut réservée à l'évocation de Parthénopè – l'une des sirènes, d'après certains – éponyme de la ville qui allait être rebaptisée Neapolis/Napoli/Naples plus tard. Le tombeau à proximité duquel elle était honorée et les jeux rituels qu'on lui dédiait sont manifestement à l'origine de cette légende de fondation, alors que le culte des sirènes avait été en fait introduit par une très ancienne colonie grecque originaire de Rhodes ou de Chalcis en Eubée.

Fig. 1. - Fragment de vase provenant de Naucratis (C. 600 av. J.-C.).



Londres, British Museum. (D'après G. Weicker, *Der Seelenvogel in der alten Literatur und Kunst...*, fig. 18).

- 4 Ce culte rendu aux sirènes en tant que divinités de la mort, qui était répandu dans le monde antique et qui s'exprimait notamment par l'offrande dans les tombes de petites sirènes en terre cuite, nous rappelle que, dans ce cas du moins, le mythe ne cesse pas où commence la littérature. On ne peut, en effet, approcher la réalité des sirènes antiques qu'en admettant l'interpénétration étroite et synchronique d'expériences religieuses – même mystiques, parfois – et de spéculations intellectuelles rationalisantes. La difficulté majeure consiste précisément à débrouiller l'écheveau où se mêlent

croyances vécues – mythe en perpétuelle genèse – et pensées abstraites – réflexion sur une matière morte – pour en suivre l'évolution parfois concomitante, parfois indépendante, au gré capricieux des influences et des interactions. Même les passages homériques consacrés aux sirènes recèlent en eux une réelle ambiguïté : on y devine en effet un substrat religieux que le traitement poétique a estompé, mais n'a pas occulté entièrement. C'est sûrement une des raisons pour lesquelles les sirènes de *l'Odyssée* constituent toujours une référence essentielle, même s'il est impossible d'apprécier de manière exacte leurs rapports avec les sirènes-oiseaux quelque peu postérieures, que les Grecs ont craintes et invoquées.

- 5 En fait, l'origine homérique de l'entité « sirène-oiseau » conçue comme Seelenvogel/âme ailée, avide de sang et de sperme, que prônait Georg Weicker au début du ^{xx}e siècle⁴, paraît peu vraisemblable. Cette conception ne peut en tout cas se fonder sur ce que nous savons avec certitude de la croyance aux âmes chez les Grecs. Ainsi est-il quasi certain que la sirène-oiseau n'a pas été imaginée primitivement comme une âme, même si certains indices suggèrent qu'elle a pu l'être incidemment. Parmi ceux-ci, figure une scène peinte sur un vase attique, où une femme – Procris en l'occurrence – semble exhiler en mourant un oiseau à tête humaine. Mais on ne peut en aucun cas généraliser cette fonction peu et mal documentée. Il n'est pas question non plus de faire dériver la sirène-oiseau de l'oiseau Bâ égyptien, auxiliaire dévoué du mort et symbole de l'âme individuelle, malgré leur ressemblance formelle, puisqu'une telle identification ne peut s'effectuer que sur la base de l'équation Sirènes = oiseaux de l'âme/âme ailée, dont on vient de dire qu'elle est en grande partie erronée. En fait, il semble bien qu'il faille dissocier le concept « Sirène » d'origine homérique du Mischbild oriental qui fut son support au plus tard à la fin du ^{vii}e siècle, époque des plus anciennes représentations des sirènes odysseennes.
- 6 Tout porte à croire, en effet, que le Menschenvogel ne relevait guère à l'origine de la sphère mythique, mais était bienvenu là où il s'agissait de représenter des êtres démoniaques. Ce Kunsttypus aurait ainsi été emprunté tel quel pour représenter les sirènes d'Ulysse dont Homère avait négligé de fixer les traits, et dont le caractère sombre rappelait en outre celui de la Babylonienne Lilith, la déesse de la mort, figurée comme une femme nue aux ailes et aux pieds d'oiseaux. Une telle hypothèse permet en tout cas d'insérer sans difficulté les sirènes parmi les autres démons de la mort, les Kères, dont elles apparaissent comme une simple spécialisation à l'instar des harpyes, des sphynx et des Gorgones, et rend en même temps compte des contextes variés dans lesquels elles apparaissent aux époques pré-classiques. En fait, l'appellation « sirène » ne nous paraît justifiée qu'à partir de la fin du ^{vii}e siècle avant notre ère, époque où les sirènes, définitivement dissociées de *l'Odyssée*, ont acquis une spécificité qui les distingue des autres démons ailés. L'inscription qui accompagne l'amusante femme-oiseau qui est peinte sur une hydrie attique un peu postérieure est significative à cet égard. En effet, elle proclame CIPHN EIMI « Je suis une sirène »⁵ ! On peut supposer que si la reconnaissance avait été si aisée, on n'eût guère ressenti le besoin d'identifier la silhouette par une légende explicative.
- 7 Ce processus de différenciation fut sans doute favorisé par l'association des sirènes à un culte chthonien et plus particulièrement funéraire, apparenté à celui des mânes et des héros, auquel il a déjà été fait allusion tout à l'heure. Ce culte, de type populaire, s'opposait en fait à la religion olympienne dont il constituait l'aspect antithétique et complémentaire. Que les sirènes soient devenues des déités secourables a évidemment

de quoi surprendre lorsqu'on a à l'esprit la redoutable famille de démons dont elles sont issues. Toutefois, cette évolution sémantique n'est guère unique ou sans précédent en mythologie : elle procède simplement de la crainte superstitieuse dont les sirènes étaient l'objet. Ainsi, de même qu'on appela les Érinyes « Euménides », par antiphrase, dans le but de se les rendre favorables, on associa probablement les sirènes au culte des morts pour se les concilier. De démons maléfiques, elles se transformèrent ainsi en démons secourables et leur silhouette, figurée sur la stèle ou le lécythe funéraires devint un puissant apotropaïon. Sans qu'on en soit outre mesure surpris, les témoignages littéraires confirment abondamment ces connexions avec l'au-delà et les divinités de la Mort, même si les textes concernent le plus souvent les sirènes homériques. Il faut noter à ce propos l'insistance avec laquelle tant d'écrivains les ont mises en rapport avec Perséphone. Les témoignages écrits les plus éclairants – ceux de Sophocle et d'Euripide – sont toutefois indépendants du contexte homérique. Le premier, conservé dans un fragment non identifié de tragédie, fait état de leurs accents « venant de l'Hadès » (tous Aidou nomous)⁶. Quant au second, il contient une longue prière adressée aux sirènes par Hélène, au moment de préluder au thrène, et qui semble avoir inspiré le décor de plusieurs stèles, en ce qui concerne du moins leur attitude empathique :

« Jouvencelles ailées, ô vierges filles de la terre, Sirènes, puissiez-vous venir à mes plaintes faire écho sur le lotos de Libye ou la syrinx, apportant à mes cris funèbres des larmes bien à l'unisson, des accompagnements de peines à mes peines, et de chants à mes chants. Que Perséphone, afin de s'unir à mes thrènes, fasse monter vers nous de lugubres concerts, et reçoive en retour, dans son palais nocturne, le péan tout mouillé de pleurs que je dédie aux misérables morts. »⁷

- 8 À l'époque hellénistique, on multiplia l'image des sirènes funéraires. Ainsi, plus de vingt statuettes de terre cuite à leur image étaient-elles parfois déposées dans une même sépulture. On en vint aussi à placer sur les tombes des sirènes monumentales, comme celle qu'on a trouvé dans le Serapeion de Memphis (fig. 2). C'est à ce type de représentation que fait écho une épigramme funéraire où la parole est précisément donnée aux sirènes de pierre :

« [...] pleurant sur toi, les joues ravagées de larmes, nous nous tenons ici près de ton tertre, belles statues de sirènes. »⁸

Fig. 2. - Statue funéraire provenant du Serapeion de Memphis (340-330 av. J.-C.).



Athènes, Musée national d'archéologie. © Bildarchiv Foto Marburg.

- 9 Cette compassion attribuée aux sirènes s'accompagna aussi d'une fonction bien attestée dans l'art comme dans les textes : celle de psychopompe. C'est pourquoi certaines sirènes funéraires portent dans les bras une âme représentée sous forme d'une petite figure humaine (fig. 3). C'est aussi pourquoi on les représenta parfois dans un contexte funéraire en train de chanter, de jouer de la double flûte ou du tambourin, et de danser. Dans ce cas, elles apparaissent tout à la joie d'accompagner les âmes vers les prairies de Perséphone, dans les Îles des Bienheureux ou bien encore vers le Soleil et la Lune, tenues pour les « véritables Îles des Bienheureux »⁹ dans l'eschatologie pythagoricienne. À cet égard, il semble bien que la doctrine de l'harmonie des sphères, dont la découverte était attribuée à Pythagore et à laquelle les sirènes furent associées très anciennement, soit à l'origine de cette fonction de psychopompe : un acousma rapporté par Jamblique mais vraisemblablement d'origine très ancienne faisait déjà le lien entre Sirènes et harmonie¹⁰, avant d'être relayé par Platon, dans le célèbre mythe d'Er¹¹. En tout cas, ce qui est certain est qu'on attribua parfois à cette musique céleste une influence bienfaisante sur les âmes errant dans le ciel après la mort. Et qu'on associa les sirènes à cette action, comme l'atteste un fragment de commentaire pythagoricien de l'*Odyssée*, conservé par Plutarque dans ses *Propos de table* :

« (...) lorsqu'après le trépas elles [les âmes] deviennent errantes, les sirènes leur inspirent l'amour de ce qui est céleste et divin, en même temps qu'elles leur versent l'oubli des misères mortelles. Elles les maintiennent, les charment, les consolent ; et ces âmes, par reconnaissance, les suivent et s'attachent à elles. Ici-bas il arrive jusqu'à nous un écho affaibli de cette musique... »¹²

Fig. 3. - Terre cuite (Italie, III^e-II^e siècle av. J.-C.).

Berlin, Antikensammlung.

© Antikensammlung, Staatliche Museen zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz.

- 10 Expliquées par la croyance en l'immortalité céleste de l'âme, ces conceptions nouvelles surent facilement s'imposer. Par contre, l'attribution aux sirènes d'une fonction aussi prestigieuse que celle de psychopompe, dut provoquer de vives réactions : le contexte dans lequel se situe le dialogue précité de Plutarque y fait écho de même sans doute qu'une légende tardive narrant la victoire musicale des Muses sur les sirènes¹³, et leur substitution à ces dernières comme gardiennes de l'harmonie des sphères. C'est en constatant que Platon s'était référé tantôt aux sirènes célestes, tantôt à celles de l'Hadès¹⁴ et que ce qu'il en avait dit ne s'accordait guère avec le mythe d'Ulysse, que Proclus estima qu'il existait trois sortes de sirènes : célestes, qui sont soumises à Zeus, génératrices, qui dépendent de Poséidon, et infernales qui obéissent à Pluton¹⁵. Sa distinction se fondait sur l'opposition entre leur harmonie charnelle et celle, intellectuelle, des Muses. Toutefois, ses théories, que le texte de Plutarque contredisait, ne furent pas adoptées unanimement : l'assimilation Muses-sirènes est encore attestée dans le *Songe de Scipion*, de Macrobie¹⁶. Ainsi, la doctrine qui éleva les sirènes dans les cieux pour leur faire présider l'harmonie cosmique contribua paradoxalement au maintien de leur caractère ambivalent, en rendant nécessaire leur différenciation en plusieurs catégories aux fonctions contradictoires. Les « bonnes » et les « mauvaises » sirènes coexistèrent donc, les premières – parfois identifiées aux Muses – ayant comme rôle de sauver les âmes en les attirant vers les astres, les secondes, de les perdre en les inclinant vers la génération. À la tentation de l'Immortalité s'opposait en quelque sorte la séduction de la Mort.
- 11 L'omniprésence de la mort dans la sphère symbolique des sirènes – jusque dans la notion même d'immortalité, puisque l'immortalité n'est rien d'autre que sa négation –

allait encore engendrer d'autres interprétations, et notamment une interprétation violemment misogynique, antiféministe. Tout laisse en effet supposer qu'après avoir symbolisé l'angoisse devant la Mort, l'image de la sirène en vint progressivement à exprimer, par euphémisation, la peur de la Femme. Ce glissement progressif du mal métaphysique au mal moral, impliquant un infléchissement vers la sexualité, apparaît comme conséquence d'un courant ascétique pessimiste venu d'Orient qui marqua toute la civilisation gréco-romaine, et qui n'est sûrement pas étranger à la représentation de sirènes habillées et parées, dont le plus ancien exemple connu se trouve dans le décor d'un cratère campanien du IV^e siècle (fig. 4). Cette référence au charme physique et à la coquetterie des sirènes, et partant, à la nature érotique de leur séduction, absente chez Homère, trouva parfois un large écho auprès des poètes comiques et des moralistes qui comparèrent les courtisanes aux sirènes. Par ailleurs, dès le 1^{er} siècle apr. J.-C., elles furent fréquemment présentées comme symboles de vices, voire plus précisément comme symboles des plaisirs des sens, sans qu'on puisse toutefois attribuer précisément la paternité de cette interprétation à l'une ou l'autre école philosophique ayant pratiqué l'exégèse allégorique d'Homère, quoi qu'en ait dit Porphyre :

« Pythagore comparait déjà aux chants meurtriers des sirènes le plaisir qui, au prix de dépenses insensées, est agréable au ventre. »¹⁷

Fig. 4. - Cratère lucanien à figures rouges (340-320 av. J.-C.), Berlin, Antikensammlung.



© Antikensammlung, Staatliche Museen zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz. Photo J. Tietz-Glagow.

- 12 Parallèlement, leurs connotations érotiques s'exprimèrent dans la croyance aux sirènes incubes, apparentées aux *daemones meridiani* – les démons méridiens – et aux vampires lascifs comme les lamies, fréquemment confondues d'ailleurs avec elles. Valorisées à la fois négativement et positivement, les sirènes furent donc, simultanément, craintes et vénérées par le peuple. De même leur nom fut autant utilisé comme image de séduction

Paulin de Nole et Maxime de Turin en firent notamment de longs développements parfois très originaux. Dans tous les cas, la métaphore accompagne l'interprétation morale des sirènes, comme dans un des sermons de Maxime de Turin :

« Chacun se fera donc lier à l'arbre de la croix dans ce navire [l'Église] ou se bouchera les oreilles avec les divines Écritures, ainsi il ne craindra pas la douce tempête de la luxure. En effet, la suave figure des sirènes représente la molle concupiscence des voluptés, qui affaiblit la constance de l'esprit qui leur est soumis, par de coupables flatteries. »²²

- 15 Si l'interprétation symbolique que les Pères donnèrent des sirènes fut rarement originale, il semble toutefois qu'on leur doive d'avoir superposé à la notion de sirène-courtesane celle de femme *sensu lato*, au point d'en avoir rendu souvent les trois termes à peu près synonymes. Ce n'est guère un hasard en effet si Clément d'Alexandrie accompagna une évocation conjointe des sirènes et des courtisanes d'une citation particulièrement misogyne d'Hésiode :

« Qu'une femme n'aille pas non plus, avec sa croupe attifée, te faire perdre le sens, son babil flatteur n'en veut qu'à ta grange. »²³

- 16 Environ trois siècles plus tard, Léandre, frère d'Isidore de Séville, le dernier Père latin, recommandait encore aux religieuses de fuir la compagnie des femmes mariées, qu'il comparait expressément aux sirènes :

« Instrument de Satan (*organum Satanae*), la femme mariée chantera des mélodies qui éveillent les concupiscences du siècle et qui te jettent dans les sentiers du diable. Fuis le chant des sirènes, ma sœur, de peur de quitter le droit chemin, les oreilles pleines du désir de goûter aux divertissements du monde, de te heurter à droite à un rocher ou d'être engloutie à gauche, par la gueule béante de Charybde...
24 »

- 17 Toutefois, l'attrait pernicieux des femmes et de l'amour charnel ne fut pas le seul à être comparé métaphoriquement aux sirènes. Celui de la culture profane le fut également comme l'atteste notamment un passage des *Stromates*, du même Clément d'Alexandrie :

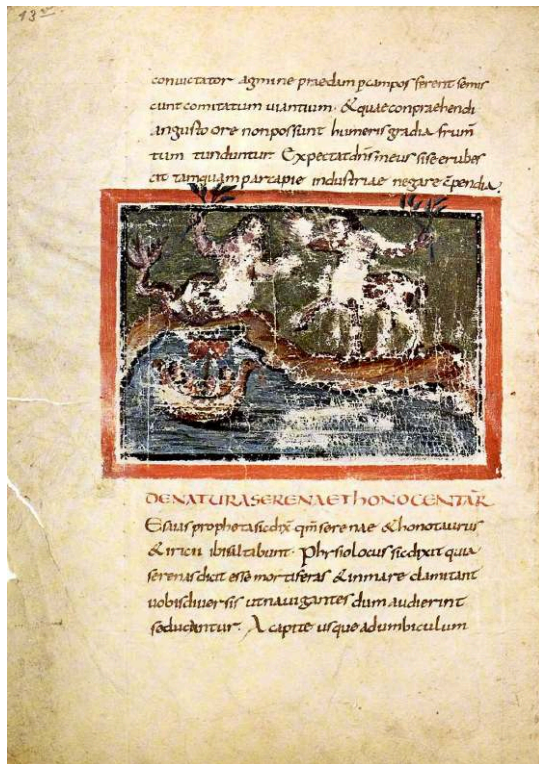
« Les matelots qui se bouchent les oreilles de peur d'être séduits par le chant des sirènes, et de ne pouvoir revenir, sont une image des chrétiens qui craignent, s'ils s'adonnent à la philosophie grecque, d'être gagnés par elle. »²⁵

- 18 Dans un même ordre d'idées, les sirènes ont également symbolisé la séduction funeste des hérésies²⁶. Ainsi chez Hippolyte de Rome, par exemple, les enseignements des hérétiques sont comparés à leur chant séduisant et fatal²⁷. C'est donc par deux voies différentes – l'exégèse biblique et l'utilisation comme symbole ou comme pôle métaphorique – que les sirènes pénétrèrent dans la littérature patristique. Et si l'interprétation chrétienne d'Homère se constitua principalement chez Clément d'Alexandrie et chez Justin, aux II^e et au III^e siècles, elle s'intégra par la suite à la culture chrétienne. C'est ainsi que l'épisode d'Ulysse et les sirènes fut évoqué sans discontinuité jusqu'au Moyen Âge, tant dans la sphère culturelle grecque que latine.

- 19 Sans qu'on puisse vraiment s'en étonner, le caractère fatal des sirènes-oiseaux s'appliqua intégralement aux sirènes-poissons dont il est pour la première fois question dans le *Liber monstrorum*, un texte de la fin du VII^e ou du début du VIII^e siècle, d'origine sans doute insulaire²⁸. C'est qu'il semble bien qu'à cette période, la sirène fut progressivement confondue avec des déités antiques, germaniques et même celtiques des eaux, l'adoption du latin comme langue savante et celle des auteurs antiques comme modèles littéraires ayant rendu en quelque sorte cette assimilation inévitable²⁹. C'est ainsi qu'à partir du IX^e siècle, il est question soit de sirènes-oiseaux, soit de

sirènes-poissons dans les textes, avec parfois une incroyable incohérence entre ceux-ci et leurs propres illustrations. Ainsi trouve-t-on dans un manuscrit carolingien – le *Physiologus de Berne* – la description d'une sirène-oiseau accompagnée d'une miniature figurant une sirène-poisson (fig. 6) – ce qui tendrait à prouver l'existence de traditions différentes, littéraire et artistique, encore indépendantes l'une de l'autre au IX^e siècle. À noter quand même que la métamorphose des sirènes, qui peut apparaître en un sens comme le fruit d'une attention nouvelle portée à leur morphologie, ne s'accompagne guère d'une revitalisation de leur fonction symbolique. Au contraire, les allégories dans lesquelles les sirènes interviennent témoignent d'un réel appauvrissement de sens par rapport à la tradition patristique dans laquelle elles se situent très – trop fidèlement. Cet appauvrissement sur le plan sémantique se traduit notamment par un glissement, plus accusé encore qu'à la période précédente, de la métaphysique à la morale par l'utilisation presque exclusive de la sirène comme symbole sexuel. Cessant de promettre les fruits défendus de la Connaissance ou du Savoir profane, la sirène n'offrait plus, désormais, que ceux, tout aussi redoutables de la Chair.

Fig. 6. - Ms. Berne, Burgerbibliothek, cod. 318, fol. 13 v°, dit *Physiologus de Berne* (Hautvillers – école de Reims, c. 830).



© Burgerbibliothek Bern.

- 20 Les traditions littéraires montraient donc certains signes d'essoufflement ; l'iconographie, hésitante, était partagée entre les anciennes et les nouvelles tendances. Il appartenait au XI^e et surtout au XII^e siècle, d'assurer la suprématie de la sirène-poisson sur la sirène-oiseau, à la fois comme symbole de la femme fatale et comme élément essentiel de la stylistique ornementale romane. Comme leurs prédécesseurs carolingiens, les lettrés et les artistes des XI^e et XII^e siècles n'optèrent pas définitivement pour un type de sirènes à l'exclusion de l'autre : les deux traditions se perpétuèrent

parallèlement, et trouvèrent un même écho dans l'art et dans la littérature. Ainsi Ulysse est-il confronté soit à des sirènes-poissons, soit à des sirènes-oiseaux, tantôt pour illustrer le passage consacré aux sirènes dans les Bestiaires³⁰, tantôt pour illustrer le combat allégorique des Vices et des Vertus, comme dans le célèbre *Hortus deliciarum* (« Jardin des délices ») de l'abbesse Herrade de Landsberg. Par ailleurs, les deux types de sirènes voisinent parfois au sein d'une même composition, ainsi qu'on le voit sur un chapiteau du cloître de la cathédrale d'Elne (Roussillon) (fig. 7).

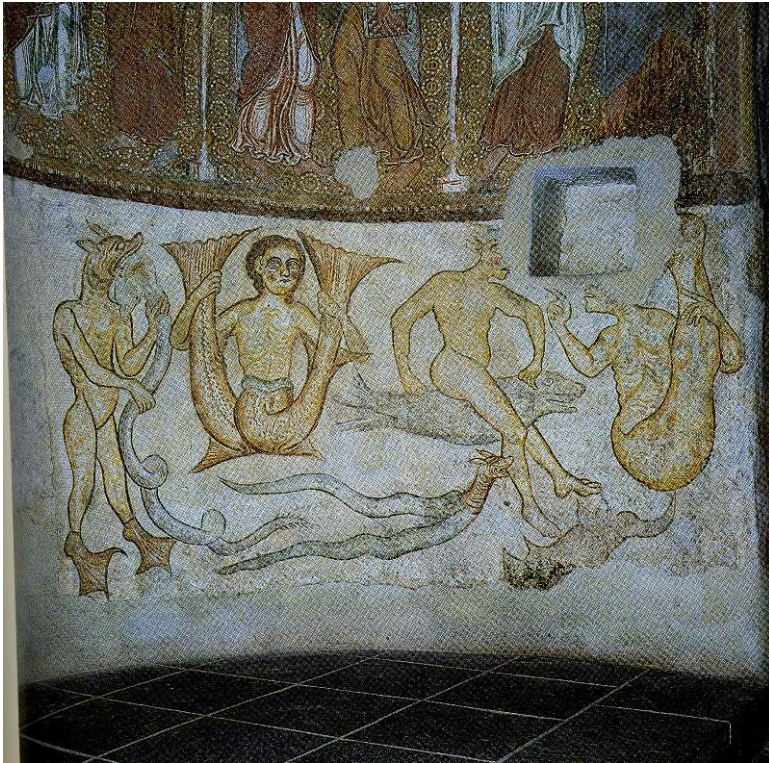
Fig. 7. - Elne (Pyrénées-Orientales), cathédrale Sainte-Eulalie. Cloître, chapiteau de colonnes jumelées, fin du XII^e siècle.



© J. Leclercq-Marx.

- 21 Eu égard au fait que le Moyen Âge n'a pas toujours distingué les vices de leur inspireur, Satan, les sirènes devinrent très logiquement une incarnation satanique ou un symbole du monde infernal. C'est donc sans étonnement qu'on les voit peintes aux côtés d'autres monstres, au-dessous des apôtres dans le chœur de l'église de Termeno, dans le Haut-Adige (fig. 8).

Fig. 8. - Termeno (Trentin), San Giacomo in Castellaccio. Abside, peinture murale, première moitié du XIII^e siècle.



D'après O. Demus et M. Hirmer, *Romanische Wandmalerei*, pl. XXXIII.

- 22 À cet égard, Sirènes-oiseaux comme sirènes-poissons symbolisèrent souvent le monde infernal, individuellement et en dehors de tout contexte particulier. Leur accointance avec le diable s'exprime alors le plus généralement par la présence d'appendices serpentiformes ou encore de serpents comme attributs, associés éventuellement à des sabots fendus et à des cornes, comme sur un des chapiteaux du cloître de Santo Domingo de Silos, en Vieille Castille. Toutefois, quand les serpents s'accrochent aux seins de la sirène, le symbolisme se précise par analogie avec la « femme aux serpents » livrée au même supplice, qui est un symbole de luxure très répandu. Par ailleurs, sirènes et « femmes aux serpents » ou « aux crapauds » voisinent fréquemment (fig. 9).

Fig. 9. - Montoñedo (Galice), San Martin, Nef, côté sud, chapiteau, XII^e siècle.



© J.-Cl. Vinourd, Rouen.

- 23 Une même interprétation s'impose quand la sirène est associée au centaure, traditionnel symbole de stupre au Moyen Âge³¹. Parfois encore la sirène se peigne d'une main et tient un miroir de l'autre ou apparaît habillée à la mode du temps (fig. 10). Le symbolisme de telles mises en scène est patent : à l'évidence la sirène incarne dans ce cas la femme frivole et séductrice, ou bien encore l'éternel féminin. Ce rapport à la Femme est encore renforcé par la présence d'une sirène tenant une quenouille aux côtés d'une sirène coquette, dans la sculpture d'une voussure du portail nord de Notre-Dame de Vouvant (Vendée). On ne peut rêver mieux en effet, comme association, pour signifier que la sirène doit être comprise comme une figure emblématique de la Femme. Mais contrairement à ce qu'on pourrait penser en voyant de telles images, force est de constater que ce symbolisme se retrouve de manière moins récurrente dans l'art que dans la littérature – ce qui n'a finalement rien de surprenant. En effet, la critique de la femme au Moyen Âge est d'abord un topos littéraire qui doit davantage à la tradition antique qu'à l'observation des mœurs contemporaines, et qui s'insère plus particulièrement dans la thématique du *contemptus mundi*. Il n'en reste pas moins que la sirène, à laquelle la femme médiévale a été si souvent comparée, illustre bien son image publique.

Fig. 10. - Plaimpied-Givaudins (Cher), ancienne abbatale Saint-Martin. Abside, fenêtre d'axe, après 1125.



© J.-Cl. Vinourd, Rouen.

- 24 En dépit de cette évidence, ce n'est pas sans étonnement que l'on découvre des sirènes maternelles sur quelques chapiteaux de la fin de la période romane, en Espagne, en France et surtout dans les régions alémaniques – à Bâle (fig. 11), à Strasbourg, ou encore à Fribourg-en-Brisgau – où elles ont même des jambes humaines en plus de leurs queues. Ce type de représentation est d'autant plus déconcertant qu'il rompt avec la tradition antique qui semblait avoir figé la sirène pour toujours dans son rôle de femme fatale ! Cette création authentiquement médiévale s'explique sans doute en partie par l'influence de la légende de Mélusine, fée maternelle par excellence, ayant en commun avec les sirènes la souveraineté des eaux, même si Mélusine et les sirènes appartiennent à des sphères mythiques totalement différentes, du moins à l'origine. L'apparition tardive du thème de la sirène allaitante va dans le sens de cette hypothèse, comme d'ailleurs l'attribution fréquente à Mélusine d'un appendice caudal et/ou d'ailes manifestement empruntées aux « sirènes » au sens strict. Mais il est d'autres explications. Ainsi, la scène d'allaitement est manifestement à mettre en parallèle avec plusieurs allusions à la réalité des sirènes, et plus particulièrement à leur instinct maternel, comme le laisse supposer Thomas de Cantimpré :

« Nous croyons que les sirènes sont de véritables monstres marins, dépourvus de raison [...]. En vérité, ce sont des êtres qui crient, comme le dit le Physiologue, et qui, de la tête au nombril, ont un aspect féminin : elles sont grandes ; leurs visages sont effrayants et leur chevelure est longue et négligée. Elles se montrent avec leurs petits, qu'elles portent dans les bras. Elles les nourrissent en effet de leurs mamelles, qu'elles ont opulentes sur le torse. [et un peu plus loin] C'est ce qu'ont affirmé ceux qui déclarent les avoir vues... »³²

Fig. 11. - Bâle, cathédrale Notre-Dame. Avant-chœur, côté sud, chapiteau, c. 1200.



© Foto Basel, P. Heman.

- 25 À vrai dire, cet auteur n'est pas le premier à avoir fait allusion à la rencontre de marins bien contemporains et de sirènes. Ainsi, le plus ancien texte conservé qui aborde ce sujet remonte à la fin du XI^e siècle. Il s'agit de la *Vie de saint Servais de Tongres*³³. Et ce qu'on y lit est encore plus surprenant puisqu'on y apprend que les sirènes prédisent aux marins la tempête et secourent les naufragés. Une sirène compatissante aux humains est également évoquée dans une interpolation de *La bataille Loquifer*, postérieure d'environ un siècle³⁴. Et il est même question d'une sirène qui sauve un nouveau-né de la mort et le nourrit au sein dans le *Tristan de Nanteuil* :

« Mais Dieu lui envoya par grace une seraine
 Qui moitié femme estoit et ly aultre racine
 Estoit sy c'uns poissons, mais la vertu divine
 Y ouvra tellement que toute estoit encline
 La seraine de mer qui de Dieu estoit digne,
 Qui l'enfant gouvernoit qui fut de franche orine,
 Et de son propre let l'aletoit sans haïne »³⁵

- 26 Cette intrusion soudaine de bonnes sirènes dans l'art (fig. 12) et dans la littérature ne peut évidemment que déconcerter celui qui en a suivi toute l'histoire mythique. Et pourtant, la conclusion s'impose d'elle-même : un nouveau type – celui de la sirène secourable, parfois victime de l'ingratitude humaine – s'est progressivement formé parallèlement à celui que l'Antiquité avait conçu et transmis à l'Occident médiéval par l'intermédiaire des Pères³⁶. Cette réhabilitation des démons s'explique, on l'a vu, par l'émergence au sein des épopées savantes d'une matière populaire dans laquelle les sirènes apparaissent – à la fin du XI^e siècle au plus tard – comme des êtres réels, compatissants et pleins de sollicitude pour les marins en détresse. Mais elle peut être aussi être considérée comme la conséquence d'une ouverture certaine au surnaturel, en

même temps que celle d'une préoccupation des chances de salut d'une créature participant de la nature humaine. Très significativement, cette tradition est exclusivement liée à la sirène sous forme d'ondine – ce qui nous incite à en voir l'origine dans un syncrétisme qui les mêle à d'autres divinités des eaux d'origine germanique ou celtique, connotées positivement ou du moins ambivalentes.

Fig. 12. - Trèves-Cunault (Maine-et-Loire), ancienne priorale Notre-Dame de Cunault. Portail nord, chapiteau, seconde moitié du XII^e siècle.



© Bildarchiv Foto Marburg.

- 27 L'existence parallèle d'une autre tradition populaire qui considérait au contraire les sirènes comme des êtres vampiriques proches des lamies, mène à d'autres conclusions. Exclusivement mise en rapport avec les sirènes-oiseaux, cette tradition n'est en fait que le prolongement de celle qui, dans la Basse Antiquité déjà, confondait entre eux tous les *daemones meridiani* auxquels se rattachent les sirènes. On notera à cet égard qu'une mosaïque de pavement de la cathédrale de Pesaro, disparue aujourd'hui, mais dont on conserve une copie, présentait deux femmes-oiseaux de type « sirènes » accompagnées de l'inscription *Lamiae*³⁷.
- 28 D'une manière générale, ces valorisations contradictoires témoignent aussi de la permanence, jusqu'au Moyen Âge, de deux systèmes de valeur tout à fait opposés. L'un étant l'expression de l'idéologie dominante – celle de la religion chrétienne – l'autre étant celle de la masse populaire illettrée vivant encore dans un monde hanté de bons et de mauvais esprits, et proche des forces de la nature. Cette évidence explique notamment le parallélisme des différents discours médiévaux, leurs niveaux se superposant davantage qu'ils ne se mêlent, suivant le milieu dont ils sont l'expression. Tout le monde trouvait en fait ce qu'il cherchait dans cette figure d'ombre qu'on pouvait à la fois craindre et prendre en pitié, et dont l'ultime métamorphose – celle qui

avait fait d'elle une mère féconde – symbolisait en quelque sorte la victoire de la Vie sur la Mort.

BIBLIOGRAPHIE

- ADHÉMAR Jean, *Influences antiques dans l'art du Moyen Âge français. Recherches sur les sources et les thèmes d'inspiration*, Londres, The Warburg Institute, 1939, réimp. Paris, Éditions du CTHS, 2005 (Format 21).
- ANGELINI Anna, « Les sirènes du Physiologos et le savoir hérétique : les périls de l'hybridité entre Antiquité et Moyen Âge », dans Hélène VIAL (dir.), *Les Sirènes ou le Savoir périlleux. D'Homère au XXI^e siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, p. 179-192 (Interférences).
- ANTIN Paul, « Les Sirènes et Ulysse dans l'œuvre de saint Jérôme », *Recueil sur saint Jérôme*, Bruxelles, éd. Latomus, 1968, p. 59-70 (Latomus, 95).
- BETTINI Maurizio et SPINA Luigi, *Il Mito delle Sirene. Immagini e racconti dalla Grecia a oggi*, Turin, Einaudi, 2007 (tr. fr., *Le Mythe des Sirènes*, Paris, Belin, 2010).
- CONSOLI Silla, *La candeur d'un monstre. Essai psychanalytique sur le mythe de la Sirène*, Paris, Le Centurion, 1980.
- DANIELOU Jean, *Message évangélique et culture hellénistique aux II^e et III^e siècles*, Paris, Desclée et Cie, 1961 (Bibliothèque de Théologie. Histoire des doctrines chrétiennes avant Nicée, 2).
- DE RACHELWILTZ Siegfried, *De Sirenibus : An Inquiry into Sirens from Homer to Shakespeare*, New York, Garland, 1987.
- DOIGNON Jean, « Le symbolisme des Sirènes dans les premiers dialogues de saint Augustin », dans MARTIN Paul M. et TERNES Charles M. (éd.), *La mythologie. Clef de lecture du monde classique. Hommage à Raymond Chevalier*, Tours, Centre de recherches André Piganiol, 1986, t. 1 (Caesarodunum XXI bis).
- FARAL Edmond, « La queue de poisson des Sirènes », *Romania*, 74, 1953, p. 433-506.
- HOFSTETTER Eva, KRAUSKOPF Ingrid, S.v. « Seirenes » dans *Lexicon iconographicum mythologiae classicae* (LIMC), Zurich – Düsseldorf, Artemis Verlag, 1997, p. 1093-1105 (illustrations correspondantes dans le t. VIII 2, p. 734-744).
- LECLERCQ-MARX Jacqueline, *La Sirènes dans la pensée et dans l'art de l'Antiquité et du Moyen Âge. Du mythe païen au symbole chrétien*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 1997 (Publications de la Classe des Beaux-Arts. Coll. In-4°, 3^e sér., t. 2). Consultation libre : http://www.koregos.org/fr/jacqueline-leclercq-marx_la-sirene-dans-la-pensee-et-dans-l-art-de-l-antiquite-et-du-moyen-age/4389/
- LECLERCQ-MARX Jacqueline, « Du monstre androcéphale au monstre humanisé. À propos des sirènes et des centaures, et de leurs familles dans le haut Moyen Âge et à l'époque romane », *Cahiers de civilisation médiévale*, 45, janvier-mars 2002, p. 55-67.

LECLERCQ-MARX Jacqueline, « La sirène et l'onocentaure dans le Physiologus grec et latin, et dans quelques Bestiaires. Le texte et l'image », dans VAN DEN ABEELE Baudouin (dir.), *Bestiaires médiévaux. Nouvelles perspectives sur les manuscrits et les traditions textuelles*, Louvain-La-Neuve, 2005 (Université Catholique de Louvain. Publications de l'Institut d'études médiévales, 21).

LECLERCQ-MARX Jacqueline, « De la Terre-mère à la Luxure. À propos de la Migration des Symboles », *Cahiers de Civilisation Médiévale*, 18, 1, 1975, p. 37-43.

LECLERCQ-MARX Jacqueline, « Femme-enfant, femme-femme, matrone et mère. La sirène dans tous ses états à l'époque romane », dans REGOND Annie (dir.), *La femme à l'époque romane, Revue d'Auvergne*, 122, fasc. 586, 2008, p. 63-76.

LECLERCQ-MARX Jacqueline, « Prototypes antiques et re-créations médiévales. Le cas de quelques monstres anthropomorphes », dans SANSTERRE Jean-Marie et LENAIN Thierry (dir.), *Image et Prototype, Degrés*, 145-146, 2011, § G, p. 1-17.

LECLERCQ-MARX Jacqueline, « Quand le monstre se fait homme. Centaures et Sirènes dans l'art du haut Moyen Âge et du Moyen Âge central », dans LINANT DE BELLEFONDS Pascale et ROUVERET Anne (dir.), *L'homme-animal dans les arts visuels*, Paris, Les Belles Lettres, Collection « Les passés dans le présent », série « Arts et mémoire », 2017, p. 62-73.

LECLERCQ-MARX Jacqueline, « Entre tradition classique et imaginaire germano-celtique. Les monstres anthropomorphes des mers septentrionales, au Moyen Âge et au début de l'époque moderne », dans BUQUET Thierry, GAUVIN Brigitte, LUCAS-AVENEL Marie Agnès (dir.), *Animaux aquatiques et monstres des mers septentrionales*, *Anthropozoologica*, 58, 2018, art. 53,3, p. 53-65.

TOUCHEFEU MEYNIER Odette, *Thèmes odysseens dans l'art antique*, Paris, de Boccard, 1968.

VIEILLARD-TROIËKOUROFF May, « Sirènes-poissons carolingiennes », *Cahiers archéologiques*, 19, 1969, p. 61-82.

VIAL Hélène (dir.), *Les Sirènes ou le Savoir périlleux. D'Homère au XX^e siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014 (Interférences).

VOISENET Jacques, *Bestiaire chrétien. L'imagerie animale des auteurs du haut Moyen Âge (V^e-XI^e siècle)*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1994.

WEDNER Sabine, *Tradition und Wandel im allegorischen Verständnis des Sirenenmythos. Ein Beitrag zur Rezeptiongeschichte Homers*, Francfort, 1994 (Studien zur klassischen Philologie, 86).

WILLIAMS David, *Deformed Discourse. The Function of the Monster in Medieval Thought and Literature*, Exeter, University of Exeter Press, 1996.

NOTES

1. Cet article contient un certain nombre d'idées qui sont développées et illustrées dans J. Leclercq-Marx, *La Sirènes dans la pensée et dans l'art de l'Antiquité et du Moyen Âge. Du mythe païen au symbole chrétien*. On ajoutera principalement à la bibliographie qui y est contenue : E. Hofstetter, I. Krauskopf, s. v. « Seirenes », dans *Lexicon iconographicum mythologiae classicae*, p. 1093-1105 (illustrations correspondantes dans le t. VIII 2, p. 734-744) ; Sabine Wedner, *Tradition und Wandel im allegorischen Verständnis des Sirenenmythos. Ein Beitrag zur Rezeptiongeschichte Homers*, et aussi Maurizio Bettini et Luigi Spina, *Il Mito delle Sirene. Immagini e racconti dalla Grecia a oggi*, tr. française, Le

Mythe des Sirènes ; Hélène Vial(dir.), *Les Sirènes ou le Savoir périlleux. D'Homère au XXI^e siècle*. Voir aussi *infra, passim*.

2. La rencontre d'Ulysse et les sirènes est d'abord prédite par Circé en *Od.* XII, 37-57 puis décrite en *Od.* XII, 165-200.
3. O. Touchefeu Meynier, *Thèmes odysseens dans l'art antique*, p. 145.
4. G. Weicker, *Der Seelenvogel in der alten Literatur und Kunst. Eine mythologisch-archäologische Untersuchung*.
5. Hydrie attique à figures noires, Paris, Louvre (inv. N° E869, c. 550).
6. Soph., *fr.* 861 (éd. A. C. Pearson, Cambridge, Univ. Press, 1917, t. III, p. 66).
7. Eur., *Hel.*, 1, 167-178 (éd. et tr. H. Grégoire & L. Méridier, *C. U. F.*, I, 1950, p. 56-57).
8. *Anthol. Pal.*, 7, 491 (éd. p. Waltz ; tr. E. des Places, M. Dumitrescu, H. Lemaître & G. Soury, Paris, *C. U. F.*, V, 1941, p. 65).
9. Iambl., *V. P.*, 18, 82 (éd. L. Deubner, *B. T.*, 1975, p. 47).
10. Iambl., *V. P.*, 18, 22 (*ibid.*).
11. Plat., *Rep.*, 10, 617 a-d (éd. É. Chambry, *C. U. F.*, VII, 2, 1934, p. XXX).
12. Plut., *Quaest. Conv.*, 9, 14, 6, 745 D et F (éd. C. Hubert, *B. T.*, *Plut. Mor.*, IV, 1971, p. 328 ; tr. U. Betolaud, Paris, Hachette, 1870, t. III, p. 490).
13. C'est dans Steph. Byz., *Ethn.*, s. v. *Aptera* qu'on trouve le passage le plus explicite à cet égard.
14. Plat., *Crat.*, 403 C.
15. Procl., *In Crat.*, 403 C et *id.*, *In Remp.*, 617.
16. Macrob., *Somn. Scip.* 2, 3, 1.
17. Porph., *Vit. Pyth.*, 39 (éd. A. Nauck, *B. T.*, 1963, p. 37).
18. Plut., *De aud. Poet.*, 1, 15 (éd. W. R. Paton, I. Wegehaupt & H. Gartner, *B. T.*, *Plut. Mor.*, I, 1974, p. 30).
19. *Anthol. lat.*, 494 a (*In Sirenas*) (éd. F. Buecheler et A. Riese, *B. T.*, 1906, p. 51-52).
20. Toute cette question est amplement étudiée dans J. Leclercq-Marx, *La sirène dans la pensée et dans l'art...SII* (Des origines juives aux conceptions chrétiennes des six premiers siècles. Du démon du désert au symbole de la tentation).
21. Clem., *Protr.*, 12, 118, 4 (éd. et tr. Cl. Mondésert & A. Plassart, *S. C.*, 2b, 1949, p. 187-188).
22. Max. Taur., *Serm.* 37, 1-2 (éd. A. Mutzenbecher, *C. C.*, 23, 1962, p. 145-146).
23. Hes., *Erg.*, 373 sq., dans Clem., *Protr.*, 12, 118 (éd. et tr. Cl. Mondésert & A. Plassart, *S. C.*, 2b, 1949, p. 187-188).
24. Leander., *Reg.*, 1 (éd. A. C. Vega, Escorial, 1948 (*Scriptores ecclesiastici hispano-latini veteris et medii aevi* ; fasc. 16-17), p. 100-101).
25. J. Daniélou, *Message évangélique et culture hellénistique aux II^e et III^e siècles*, p. 92 à propos de Clem., *Strom.*, 6, 11, 89, 1 (éd. O. Stählin & L. Fruchtel, *G. C. S.*, 52, 1960, p. 476).
26. A. Angelini, « Les sirènes du *Physiologos* et le savoir hérétique : les périls de l'hybridité entre Antiquité et Moyen Âge », dans H. Vial (dir.), *Les Sirènes ou le Savoir périlleux...*, p. 179-192 (Interférences).
27. Hippol., *Philos.*, 7, 13.

28. *Liber monstrorum*, 1. 14 (éd. A. Orchard, dans *Pride and Prodigies. Studies in the Monsters of the Beowulf-Manuscripts*, Cambridge, 1995, p. 262-263).

29. Voir plus particulièrement J. Leclercq-Marx, *La sirène dans la pensée et dans l'art...*, § III. (Du VII^e au X^e siècles. Concepts anciens. Formes nouvelles).

30. Par exemple dans le manuscrit London, Brit. Lib., Harley 4751, fol. 47v (Angleterre, fin du XII^e siècle). Reproduction *ibid.*, ill. 58, p. 122. Sur les Bestiaires médiévaux, on verra essentiellement Baudouin van den Abeele (dir.), *Bestiaires médiévaux. Nouvelles perspectives sur les manuscrits et les traditions textuelles*, Louvain-la-Neuve, 2005 (Université Catholique de Louvain. Publications de l'Institut d'études médiévales, 21) ainsi que, d'une manière générale, les excellentes études de Xénia Muratova.

31. On trouvera l'illustration de tous les exemples cités ici et plus bas dans J. Leclercq-Marx, *La sirène dans la pensée et dans l'art...*, §IV (XI^e -XII^e siècles. Du symbole antiféministe à l'héroïne compatissante). Sur le monstrueux médiéval, voir notamment D. Williams, *Deformed Discourse. The Function of the Monster in Medieval Thought and Literature*, Exeter, University of Exeter Press, 1996.

32. Thomas de Cantimpré, *Nat. rer.*, 6, 46 (éd. H. Boese, Berlin / New York, De Gruyter, t. I, 1973, p. 246).

33. *Gesta Sancti Servatii*, 3 (éd. F. Wilhelm, Munich, Beck, 1910, p. 125).

34. *La bataille Loquifer*, vers 3965-3996 et 4185-4210 (éd. M. Barnett, Oxford, B. Blackwell, 1975, p. 138-139 et p. 144-145).

35. *Tristan de Nanteuil*, X, v. 420-426 (éd. K. V. Sinclair, Assen, Van Gorcum, 1971, p. 92).

36. Pour ce qui est de l'humanisation des sirènes, on se reportera essentiellement à mes articles « Du monstre androcéphale au monstre humanisé. À propos des sirènes et des centaures, et de leur famille dans le haut Moyen Âge et à l'époque romane », p. 55-67, et « Quand le monstre se fait homme. Centaures et Sirènes dans l'art du haut Moyen Âge et du Moyen Âge central », dans *L'homme-animal dans les arts visuels*, P. Linant de Bellefonds et A. Rouveret (dir.), p. 62-73.

37. Reproduction dans J. Leclercq-Marx, *La sirène dans la pensée et dans l'art...*, ill. 55, p. 102.

RÉSUMÉS

Durant l'Antiquité, les sirènes ont été étroitement associées à la mort et ce, depuis Homère qui les a évoquées le plus anciennement. Redoutées par ailleurs comme démons maléfiques de la famille des Kères, elles se sont toutefois muées en démons secourables, dans le but évident de se les concilier. Leur présence sculptée ou peinte dans la tombe devint ainsi un puissant *apotropaion*. Parallèlement, l'angoisse de la mort qu'elles suscitaient à l'origine en vint à exprimer, par euphémisation, la peur de la femme. La sirène devint dès lors une image de la courtisane à laquelle se superposa celle de l'éternel féminin – conception qui fut reprise par le christianisme. Symbole de la femme frivole dont la séduction peut mener à la mort, elle fut fréquemment présentée comme une figure emblématique de la femme fatale que le chrétien, tel Ulysse, doit

fuir. Toutefois, sa métamorphose en femme-poisson lui permit d'acquérir certaines valeurs positives liées aux déités celtiques et germaniques des eaux dont elle empruntait la morphologie. C'est ainsi qu'à partir de la fin du ^{XI}^e siècle, la sirène-poisson est parfois figurée ou décrite comme une mère attentionnée, allaitant indifféremment son siréneau ou un petit d'homme qu'elle aurait sauvé – étonnante victoire de la Vie sur la Mort.

AUTEUR

JACQUELINE LECLERCQ-MARX

Docteur en philosophie et lettres (Histoire de l'art et archéologie), professeur honoraire à l'Université Libre de Bruxelles, membre du Groupe de recherche en histoire médiévale et du laboratoire Histoire, arts, cultures des sociétés anciennes, médiévales et modernes (SOCIAMM)